

Isabelle Mons

**La résistance des premières
femmes psychanalystes :
Une pensée de l'insoumission**

Résumé

Les femmes aussi ont fait la psychanalyse. Venues de toute l'Europe, elles ont suivi un destin audacieux, souvent tragique, s'introduisant au cœur du cercle freudien à ses débuts, en contribuant au développement des débats. Sans leur insoumission au rôle dévolu aux femmes du XIX^e siècle, Sabina Spielrein, Tatiana Rosenthal, Lou Andreas-Salomé, trois sœurs intellectuelles venues de Russie, n'auraient sans doute pas réussi à relever le défi de rester dans la mémoire collective comme les pionnières d'une réflexion nouvelle sur l'être névrotique. Issue de leur affranchissement des codes moraux et sociaux, leur pensée de l'insoumission prouve que la dissidence est la source du génie.

Mots-clés : Femmes psychanalystes ; Lou Andreas-Salomé ; Sabina Spielrein ; Tatiana Rosenthal ; Tzvetan Todorov

Resumo

As mulheres também fizeram psicanálise. Vindas de toda a Europa, elas seguiram um destino audacioso, e normalmente trágico, ao se introduzir no coração do círculo freudiano em seu início, contribuindo para o desenvolvimento dos debates; Sem sua insubmissão ao papel atribuído às mulheres do século XIX, Sabina Spielrein, Tatiana Rosenthal e Lou Andreas-Salomé – três irmãs intelectuais vindas da Rússia –, sem dúvida, não teriam conseguido enfrentar o desafio de ficar na memória coletiva como as pioneiras de uma reflexão nova sobre o ser neurótico. Decorrente de sua libertação dos códigos morais e sociais, o pensamento de insubmissão delas prova que a dissidência é a fonte da genialidade.

Palavras-chave: mulheres psicanalistas; Lou Andreas-Salomé; Sabina Spielrein; Tatiana Rosenthal; Tzvetan Todorov

Le XIX^e siècle européen renferme les révoltes de celles qui, le plus souvent assignées à résidence, occupent les fonctions de la femme au foyer, de l'épouse et de la mère, ne devant, aux yeux du regard collectif, ne faire qu'une. Camille Froidevaux-Metterie le rappelle, c'est à cette époque « la *vertu* qui fait des femmes des individus de second ordre que caractérisent un tempérament délicat et une certaine fragilité. » (FROIDEVAUX-METTERIE, 2014, p. 69). Des voix discordantes s'élèvent pourtant et une force grandit chez les femmes en lutte. Elles ont gagné en liberté en s'interrogeant sur les finalités de leur « être femme ». Écrire sur celles qui ont fait la psychanalyse tendrait à montrer la façon dont la seconde moitié du XIX^e siècle accorde une place aux êtres qui alors relèvent encore de minorités. Mais dès les années 1870-1880, en Allemagne et en Angleterre, les femmes se rassemblent en associations où elles cherchent à faire entendre leurs voix.

Les pays de langue germanique, l'Autriche bien sûr, mais aussi l'Allemagne et la Suisse, vont voir naître ce que d'aucuns ne veulent considérer comme une science nouvelle : la psychanalyse. Depuis son émergence jusqu'à son exportation au sein de l'Europe puis outre-Atlantique, au Brésil avec Juliano Moreira, mais également d'Ouest en Est au-delà des plaines de Russie, l'analyse de la souffrance psychique va peu à peu devenir un nouvel enjeu et les femmes joueront un rôle avant-gardiste. Quel fut leur mode d'intégration au sein d'une congrégation d'hommes, essentiellement tournée vers une problématique masculine ? Il leur a fallu, au-delà du courage, l'audace de s'avancer sur la scène des débats, le plus souvent aux dépens de leur trajectoire personnelle, prédéterminée pour être uniforme. Leur confort de vie, s'il existait, fut remis en cause par leur appétence pour la compréhension du malaise psychique, thématique nouvelle quand la femme et l'enfant en deviennent le point d'orgue. Leurs textes sont l'expression la plus probante de cette insoumission à leur condition de femme. Elle est, selon le philosophe Tzvetan Todorov (2015), une contre-réaction à l'oppression, à la fois une résistance et une affirmation qui visent la revalorisation de la morale au service de la vérité. Il s'agit d'obéir en résistant, et c'est ce qui fait de l'insoumission de ces pionnières un acte d'engagement exceptionnel. Pour celles de la première génération, nées entre 1860 et 1885, l'insoumission est liée à leur mode de vie qui se retrouve dans leur façon de conceptualiser les expériences dont elles-mêmes constituent le terreau.

Être une femme, c'était résister aux codes sociaux, moraux ; être une analyste, c'était entendre les craintes des partenaires masculins qui ignoraient la réorientation qu'une femme était susceptible de donner aux thèses freudiennes. À leurs dépens, les pionnières ont forgé le cadre du féminisme du XX^e siècle. Elles le firent, conscientes du combat qu'elles engageaient pour des valeurs plus justes mais avaient-elles seulement conscience de la portée de leur participation à la défense de la cause féminine ? Ont-elles répondu à une *Weltanschauung* commune qui aurait fondé leur modernité de femmes ?

Leur insoumission est d'abord l'expression d'une quête affective et intellectuelle. La question est de savoir si elle est une condition préparant le terrain à la création, laquelle dans cette perspective, deviendrait une forme de résistance à l'emprise du masculin sur le féminin, également une réaction à la solitude que leur impose leur choix d'indépendance, forcément subversif pour leurs partenaires d'idées.

L'insoumission des femmes au service de l'humain

Évoquer les insoumises en psychanalyse laisserait entendre que dans ce domaine aussi, il existe une hiérarchie des savoirs et que les pionnières, perçues comme des subordonnées, ont désobéi à l'ordre légal. Or est-il nécessaire de le rappeler, le père de la psychanalyse tolérait mal la dissidence au sein du groupe d'analystes. Dans cet esprit d'ailleurs, il avait fondé en 1902 la Société psychologique du mercredi au sein de laquelle tout membre devait prêter allégeance à la psychanalyse freudienne. Premier cercle de l'histoire du freudisme, cette *Société* rassemblait à la table de Freud, entre autres, Alfred Adler, Wilhelm Stekel, Otto Rank, Isidor Sadger. Jusqu'en 1907, vingt-deux membres actifs se consacraient chaque mercredi à un débat dirigé par Freud et mené par un orateur dont le nom était tiré au sort. La discussion s'engageait suite à sa conférence. Grâce au compte-rendu détaillé des séances établi par Otto Rank dès 1906, les « Minutes de la Société psychanalytique de Vienne » sont un document d'archives inégalable pour comprendre la manière dont le mouvement s'est confirmé ainsi que les étapes au cours desquelles la Grande-Bretagne, la Hongrie, l'Allemagne ont accueilli cette nouvelle science, avant les États-Unis. Entre 1902 et 1938, quarante-trois femmes contre cent-sept hommes ont donc été élues membres ordinaires et extraordinaires. Les premières psychanalystes furent essentiellement des cliniciennes, peut-être afin de

n'être pas en opposition avec les hommes réputés plus solides théoriciens. Leur entrée dans le cercle psychanalytique est contemporaine de l'accès aux études et répond à leur souci d'émancipation. Autant le départ d'Alfred Adler en 1911 puis de Carl Gustav Jung en 1913 a marqué le mouvement d'une vague d'hostilités, les disciples voire les « fils » spirituels se faisant remarquer par leur dissidence, autant les consœurs de Freud sont connues pour leur présence discrète au départ qui devait parfois se transformer en désobéissance. Comment dire non au maître, lequel voyait d'un mauvais œil le fait d'être mis en défaut par un disciple dont le savoir conduisait au dépassement de ses thèses ? La réception de la psychanalyse par les femmes est au départ marquée par leur adhésion totale aux thèses freudiennes. La question du féminin est rapidement posée sans être mise en relation avec celle du féminisme ; elle est incarnée par celles qui eurent à s'affranchir du discours normatif sur la féminité pour finalement laisser émerger l'intérêt primordial pour l'humain.

Ma réflexion s'inscrit à la suite d'historiens de la psychanalyse, Elisabeth Roudinesco qui avait le 13 octobre 1997 donné une conférence à l'université Columbia sur « les premières femmes psychanalystes », après John Forrester et Lisa Appignanesi avec leur *Freud's women*, paru à Londres en 1992, qui place la femme comme source d'inspiration et soutien de Freud, en évoquant les grandes figures probantes de sa famille, ses patientes et ses collaboratrices. Ma démarche se veut fidèle à une lecture historique du sujet mais le retour aux textes semble incontournable à seule fin d'une meilleure compréhension de la relation intrinsèque qui a pu relier chez ces femmes le vécu et l'écrit. Dans cette Mitteleuropa chère à Stefan Zweig avant qu'elle ne sombre dans le chaos, l'œuvre des premières analystes est une pierre d'angle dans la compréhension universelle du sujet souffrant. Leurs récits personnels (correspondances, journaux, carnets), leurs textes théoriques viennent attester de leur engagement progressif.

La psychanalyse est de source germanique et ce sont les femmes qui vont l'exporter. Elles en seront, malgré elles, des médiatrices qui sauront se mettre en danger. Le premier point commun qui donc les fédère est leur cosmopolitisme. Elles arrivent à la psychanalyse par le voyage et leur résistance aux codes enfermant la femme dans ses frontières les inscrit parmi les personnalités les plus audacieuses de l'histoire culturelle du XIX^e siècle. Prenons pour exemple les trois fondatrices, Sabina Spielrein, Tatiana

Rosenthal et Lou Andreas-Salomé, toutes originaires de la Russie tsariste qu'elles n'hésiteront pas à quitter pour s'introduire dans les cercles d'idées européens.

L'insoumission ou la quête intellectuelle de Sabina Spielrein et Tatiana Rosenthal

Sabina Spielrein (1885-1942) sur laquelle David Cronenberg a jeté un éclairage juste dans son film « A dangerous method », arrive en Europe pour être soignée en 1904, à la clinique du Burghölzli, où exerce un jeune médecin, récemment formé auprès de Pierre Janet à Paris : Carl Gustav Jung. Zurich où elle suit une analyse, Vienne où elle demande à Freud, en 1909, de la conseiller dans cette liaison tourmentée avec Jung, son amant analyste, sont les relais-étapes d'un cheminement personnel douloureux. Sabina Spielrein trouve dans la psychanalyse une issue professionnelle à son malaise personnel. Mais la relation transférentielle entretenue avec Jung est l'espace d'une quête profonde : guérir des symptômes hystériques et épanouir une réflexion analytique qu'elle sent poindre, tandis que Jung l'a choisie pour l'accompagner au cours des tests d'associations libres et du débat sur la schizophrénie avec Eugen Bleuler. Est-ce que la cure par l'amour a garanti la guérison de sa névrose, c'est possible. Toujours est-il que son impatience à être reconnue pour l'amour, voire la dévotion, qu'elle éprouvait pour son analyste, se transforme rapidement en un refus catégorique de se conformer aux règles du silence. En 1909, elle choisit Freud pour exercer une médiation distante, lequel conseille à la jeune femme de marquer son indépendance vis-à-vis de Jung qui après avoir été son thérapeute puis son amant, ne l'a pas pour autant valorisée ni comme femme ni comme analyste. Cette quête de reconnaissance trouve dans le travail – un doctorat en médecine puis la pratique de l'analyse – un réel accomplissement : son œuvre est emprunte de cet effort du sujet souffrant qui survit à l'épreuve. Le 8 novembre 1911, Sabina Spielrein confirme la légitimité de sa place dans le cercle freudien¹ lorsqu'elle prend la parole sur « la prétendue intemporalité de l'inconscient » et se fait remarquer favorablement par le père de la psychanalyse. Sa

¹ Avant Sabina Spielrein, Margarethe Hilferding (1871-1942) est la première femme élue au sein de l'Association psychanalytique de Vienne le 4 mai 1910 après plusieurs votes. Elle fut également la première femme à soutenir un doctorat en médecine à l'université de Vienne le 23 décembre 1903. Épouse du socialiste Rudolf Hilferding, elle défend la thèse d'une médecine placée au service des plus démunis. Cette conviction l'encourage à rejoindre le camp d'Alfred Adler et à pratiquer une psychanalyse plus « sociale ».

deuxième intervention le 15 novembre 1911, « De la mort et de la sexualité », est une étape marquante dans sa réflexion sur le lien entre pulsion sadique et pulsion de mort que la troisième, le 29 novembre, intitulée « La Transformation », étaye avec la même fermeté : la pulsion sexuelle, soit la pulsion de vie ou de création, contient un élément destructeur tout en étant promesse d'avenir. Un an plus tard, en 1912, paraît « La destruction comme cause du devenir », l'un des essais majeurs de Sabina Spielrein où elle explique que le fonds tragique de l'existence est bien le terreau où l'individu fait fructifier cette conscience de lui-même, comprise comme le résultat d'un équilibre : tout corps uni à un autre se retrouve déformé dans sa composante première, à la fois détruit et procréé, le féminin et le masculin, l'instinct de vie et celui de mort. Sa pensée est nouvelle et dérange : la « procréation » d'un élément par un autre pourrait laisser croire à l'emprise mutuelle des sujets ; or c'est dans la part négative de soi que surgit la force de vie ; ce que l'on pourrait croire soumis voire aboli s'avère être fructifié. Carl Gustav Jung, qui s'interrogera longtemps sur la nature de sa relation intime avec sa disciple, se rend à l'évidence et fait référence à cette réflexion avant-gardiste dans la seconde partie des « Métamorphoses et symboles de la libido » (1912), tandis que Freud la cite dans « Au-delà du principe de plaisir » (1920).

En 1912, Sabina Spielrein finit par épouser le médecin Pavel N. Scheftel avec lequel elle retournera s'installer en Russie. Ce sera aussi la destination de sa consœur, Tatiana Rosenthal (1885-1921), qui exercera dans « la maison expérimentale des enfants » de Moscou. Cette consœur russe est une comète dans le paysage psychanalytique. Docteur diplômée de l'université de Zurich en 1910, elle n'aura qu'un but : unir le freudisme et le marxisme, et nuancer le combat politique à l'aide de valeurs féministes. Soutien de famille, membre de l'Association psychanalytique de Vienne, exerçant à l'Institut de recherche pour la pathologie cérébrale, elle se spécialise auprès des enfants mentalement handicapés de la polyclinique. Proche des thèses d'Alfred Adler, pour qui la névrose aurait une origine organique, elle passera du goût de l'insoumission à son engagement dans la révolution russe de 1917. Ces femmes de l'exil ont trouvé dans le déplacement l'espace d'une affirmation d'elles-mêmes. Leur destinée n'a rien à voir avec celle de leur aînée, l'amie superbe de Freud, Lou Andreas-Salomé.

L'insoumission ou la tranquille rébellion de Lou Andreas-Salomé

J'ignore totalement ce que représente au juste ce "nous" – quelque parti idéal ou philosophique probablement –, et pour ma part je ne connais que le "je". Je ne peux conformer ma vie à des modèles, ni ne pourrai jamais constituer un modèle pour qui que ce soit ; mais il est tout à fait certain en revanche que je dirigerai ma vie selon ce que je suis, advienne que pourra. Ce faisant, je ne défends aucun principe, mais quelque chose de bien plus merveilleux – quelque chose qui est en nous, qui brûle du feu de la vie, qui exulte et veut jaillir (ANDREAS-SALOMÉ, 1986, p. 78)²

Lou von Salomé (1861-1937) a dix-huit ans lorsqu'elle s'adresse en ces termes au pasteur Hendrik Gillot pour émettre le vœu de vivre sans chaperon à Berlin en 1885. Sa rencontre avec le philosophe Friedrich Nietzsche trois ans auparavant à Rome marque son parcours intellectuel d'une empreinte définitive : le nietzschéisme relance le débat sur l'anthropologie héritière des Lumières, sous l'impulsion du scepticisme et du pessimisme mis au service de valeurs nouvelles. L'être doué de raison devient capable d'élévation à un stade supérieur d'humanité. Mais il peut régresser aux stades primitifs inhérents à sa nature. En faisant de la connaissance et de la recherche de la vérité aussi le socle de sa pensée, Lou Andreas-Salomé marche sur les pas de son maître, se liant d'autant plus à cette *Lebensphilosophie* lorsque paraît en 1899 l'essai qui fera date : *L'humanité de la femme (Der Mensch als Weib)*. Le premier signe de son insoumission s'oriente autour de la thématique psychologisante. En la personne de Nietzsche, Lou von Salomé rencontre le maître de la dite "psychologie des profondeurs", celui dont l'œuvre n'est, d'après lui, que la confession de sa propre nature. Elle est celle d'un homme déjà affaibli par la maladie, la perte de la vue qui l'encourage à demander sa jeune amie en mariage afin de faire d'elle une associée et une disciple, tant leurs idées sont parentes : la perte de Dieu, l'éternel féminin, l'écriture au secours de l'homme souffrant. Cette dernière figure va devenir la préoccupation première de la jeune femme, et la conduire, en toute logique, sur les chemins de l'analyse. Car entre la psychologie des profondeurs et la psychologie de l'arrière-plan du conscient, que Freud

² Dabei hab ich doch keine Ahnung, wer dies "wir" eigentlich wohl ist, – irgend eine ideale oder philosophische Partei wahrscheinlich, – aber ich selber weiß doch nur was von "ich". Ich kann weder Vorbildern nachleben, noch werde ich jemals ein Vorbild darstellen können für wen es auch sei, hingegen mein eignes Leben nach mir selber bilden, das werde ich ganz gewiss, mag es nun damit gehen wie es mag. Damit habe ich kein Prinzip zu vertreten, sondern etwas viel Wundervolleres, – etwas, das in Einem selber steckt und ganz heiß von lauter Leben ist und jauchzt und heraus will. (ANDRÉAS-SALOMÉ, 1974, p. 78)

appellera finalement la psychanalyse, l'intérêt de Lou Andreas-Salomé pour les conflits intérieurs de la nature humaine fut d'abord philosophique : en 1894, elle vit à Berlin avec son mari, l'enseignant iraniste Friedrich Carl Andreas, et publie la première étude du "système Nietzsche", l'homme et sa pensée, intitulée *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres* (*Friedrich Nietzsche in seinen Werken*). Sa thèse serait de présenter l'œuvre comme "une biographie de la douleur". Cette question trouve dans le lyrisme de Rainer Maria Rilke l'une de ses plus belles représentations.

Lou Andreas-Salomé rencontre le poète à Munich en 1897. Leur relation s'étend sur deux périodes. Du 12 mai 1897 au 26 février 1901, Lou Andreas-Salomé et Rainer Maria Rilke vivent l'apothéose de leur rencontre à la fois sensuelle et littéraire. Muse, mère et amante, Lou change le prénom de son ami ainsi que son écriture qu'elle demande moins arrondie, plus virile. Elle rejoint aussi ses préoccupations religieuses. À la question de la foi s'ajoute leur enthousiasme commun pour la Russie où ils se rendent en 1899 puis en 1900. Ces deux voyages affirment leur contemplation d'un pays sur le déclin dont ils veulent ignorer les élans révolutionnaires. Ils scellent de plus autant leur amour que leur rupture. Le dernier appel de Lou Andreas-Salomé sonne comme un glas le 26 février 1901 quand elle constate

de nouveau cette paralysie de la volonté, entrecoupée de sursauts nerveux qui déchiraient ton tissu organique en obéissant aveuglément à de simples suggestions [...]! de nouveau ces alternances de flottement profond et dehaussements de ton, d'affirmations brutales, sous l'empire du délire et non de la vérité ! (ANDREAS-SALOMÉ ; RILKE, 1985, p. 50)³

Nietzsche avait mis la jeune Lou face au dilemme du créateur. Presque vingt ans plus tard, elle replace ce malaise au cœur même de l'émergence du discours analytique. Une autre terminologie s'impose : comment traduire la maladie autrement qu'en littérature ? Nulle question désormais de mélancolie ou d'états d'âme, on parle bientôt de malaise névrotique, de sublimation du malaise dans l'art. L'orientation de sa réflexion conduit Lou Andreas-Salomé sur les chemins de la psychanalyse. Sa marginalité fonde sa modernité, si bien qu'en tant que femme, elle participe à cette soif d'insoumission

³ *Wieder den zugleich lahmen Willen neben jähren, nervösen Willenseruptionen, die Deinen organischen Zusammenhang durchrissen, haltlos Suggestionen gehorchten, [...]. Wieder die schwankende Ungewissheit zugleich mit den lauten Accenten und starken Worten und Beteuerungen, voll Wahn-Zwang, ohne Wahrheits-Zwang!* (ANDREAS-SALOMÉ; RILKE, 1990, p. 53-54)

de ses contemporaines, sans pour autant s'en réclamer. Lou Andreas-Salomé, dans le cadre de son activité de chroniqueuse littéraire pour les revues les plus en vogue de l'époque, à Munich, Berlin et Vienne, s'assure une indépendance financière, certes, et persiste à vouloir opérer d'autres approches possibles des failles de l'individu. Ce thème est le prisme à travers lequel la question de la femme est abordée. En 1892, la femme écrivain s'était déjà fait connaître en Allemagne et dans les pays scandinaves pour son analyse pointue des « Figures féminines dans le théâtre d'Henrik Ibsen » : Nora, Hedda Gabler et d'autres sont approchées comme les archétypes de la femme emprisonnée dans le carcan familial et jugée par un regard social sans concession, si toutefois elle veut prendre son envol. Aussi, lorsque Lou Andreas-Salomé rencontre Rainer Maria Rilke, elle obtient la confirmation d'être sur la voie de l'analyse où elle pressent qu'elle aura un rôle à jouer.

Lou Andreas-Salomé franchit le pas lorsque le 27 septembre 1912, elle formule elle-même sa demande à Freud : « Me consacrer dans tous les sens du mot à cette cause est l'unique but de mon séjour. » (ANDREAS-SALOMÉ ; FREUD, 1970, p. 11)⁴. Cette démarche relève de la vocation, tant elle semble répondre à un élan profond qui attendait son accomplissement. Sa présence au sein du cercle viennois va interroger les consciences : comment une femme de lettres, une "artiste", peut-elle avoir accès, avec cette apparente légèreté, à la cause psychanalytique à laquelle tous se consacrent avec endurance et assiduité ? Elle est pourtant déjà dotée d'une rigoureuse formation aux côtés de Karl Abraham et de Max Eitingon à Berlin. Elle arrive en gare de Vienne le 25 octobre 1912 pour se livrer jusqu'au printemps 1913 à l'apprentissage des thèses freudiennes au plus près des spécialistes. Une relation exceptionnelle se développe avec le fondateur et une activité soutenue émerge de cette amitié.

Vous m'avez manqué hier soir à la séance [...]. J'ai pris la mauvaise habitude de toujours adresser ma conférence à une certaine personne de mon cercle d'auditeurs et ne cessais, hier, de fixer comme fasciner la place vide que l'on vous avait réservée. (*id.*, p. 17)⁵

⁴ *Mich dieser Sache weiter nach allen Seiten zu widmen, ist der einzige Zweck meines Aufenthalts dort.* (ANDREAS-SALOMÉ ; FREUD, 1980, p. 7)

⁵ *Ich vermisste Sie gestern in der Vorlesung [...]. Ich habe die Unart angenommen, den Vortrag immer an eine bestimmte Person im Hörerkreis zu richten, und starrte gestern wie gebannt in die Sitzlücke, die man für Sie gelassen hatte.* (ANDREAS-SALOMÉ ; FREUD, 1980, p. 12)

Cet hommage rendu le 10 novembre 1912 n'intervient que deux semaines après l'entrée de Lou Andreas-Salomé dans le cénacle freudien. Son expérience de la psychanalyse est indéniablement liée à la personne du maître. Lou Andreas-Salomé ne démentira jamais celui en qui elle voit la "figure de père" qui adopte l'identité du scientifique – le fondateur – et celle de l'homme – le rationaliste engagé personnellement, l'ami qui était bien conscient d'avoir affaire à une future analyste d'un autre genre. Dès son retour chez elle à Göttingen, en 1913, elle met à l'épreuve de l'analyse sa réflexion à la fois fidèle et libérée, sa pratique aussi, tellement insoumise aux règles, que Freud n'hésitera pas à la rappeler à l'ordre sur la question de la durée et du paiement obligatoire des séances.

Analyste aux intuitions métaphysiques, Lou Andreas-Salomé reste dans l'histoire de la psychanalyse celle qui inspira son maître sur les thèses de la féminité et du narcissisme. Son œuvre théorique, encore méconnue, comporte deux essais, *Du type féminin* (1914) et *Le Narcissisme comme double direction* (1921), aux thèses fondamentales montrant la singularité de sa pensée et l'isolement auquel son auteure a longtemps été contrainte.

La femme est un être humain avant d'être le pendant de l'homme ou le sexe opposé qui lutte pour son égalité. Elle est *der Mensch als Weib* (1899), c'est-à-dire « l'être humain comme femme », déterminé par sa nature biologique. La société lui assigne un rôle secondaire mais elle est avide d'un savoir sur elle-même et sur son partenaire. Dans sa relation intime avec lui, elle est la mère-patrie vers laquelle le désir de son amant s'oriente : l'érotisme, la création artistique aussi, sont les points de rencontre de deux êtres soucieux de revenir aux sources de l'existence. Grâce à sa compagne de vie, ou sa partenaire d'idées, l'homme retourne vers son origine, tant son égarement est grand depuis la naissance. En effet, Lou Andreas-Salomé rappelle le contenu de la quête individuelle, fidèlement à la "philosophie de la vie" nietzschéenne : reconstituer le confort intra-utérin auquel la naissance met un terme lorsqu'elle laisse le petit être morcelé dans le désarroi et dans l'appréhension de l'univers avec lequel il formait, quelques minutes plus tôt, un tout. La totalité originelle, voilà le but de toute existence : la reconstituer en retrouvant ses attaches avec le monde environnant. C'est la fonction que Lou Andreas-Salomé assigne à l'inconscient tout en créant un paradoxe : revendiquer l'humanité de la femme répond à la question du genre comme entité morale, politique et culturelle. Être femme, c'est d'abord être cet humain qui retourne à

lui-même dans la quête d'une unité de paix et d'amour avec son partenaire. On ne peut faire abstraction du fait d'« être femme » pour mieux parler d'humanité ; il est un facteur de complétude, et non une priorité pour déterminer l'éventuelle existence d'une différence entre le masculin et le féminin. L'insoumission de Lou Andreas-Salomé n'eut pas l'envergure de celle que d'autres pionnières de la psychanalyse ont également défendue par leur mode de vie et de pensée. Dans cet esprit, il convient d'évoquer les figures marquantes du XX^e siècle qui ont donné leur nom à un courant, comme Melanie Klein.

Au XIX^e siècle, les balbutiements de l'insoumission ont fondé le débat sur la différence des sexes mais ces trois personnalités n'ont pas prédéterminé la question du clivage des genres. Pour devenir les « passeuses » du savoir psychanalytique, ces femmes ont agi aux dépens de leur réputation personnelle, faisant fi en apparence des appréciations, mais subissant obligatoirement les conséquences de cette dissidence au statut restreint qui leur revenait. Les thèses freudiennes et jungiennes attendaient un relais que Lou Andreas-Salomé et Sabina Spielrein en particulier ont commencé à réviser. Dans chaque cas analysé, elles ont entendu le récit d'une vie, un "roman vécu", certainement celui d'un homme en souffrance qui résiste à lui-même sur le chemin de la guérison.

78

Conclusion

Alors que les femmes en Europe se sont regroupées pour que la condition féminine soit un sujet d'actualité et de combat, les pionnières de la psychanalyse sont venues, seules, sur la scène de l'introspection et non de la collectivité. Face aux sujets subversifs qui mettaient Freud au ban de la société scientifique -- les théories de la femme, de la sexualité et de l'inconscient--, il est étonnant de voir avec quel naturel ces femmes ont assimilé des concepts encore en friche et les ont retravaillés. D'être des femmes, elles ont payé cher leur liberté ; d'être des analystes, toutes ont subi les épreuves qu'a entraînées le regard social du fait de leur marginalité. Pour être acceptées dans un milieu masculin, elles ont approché une thématique plus spécifiquement féminine mais ont largement contribué à la compréhension de l'humain. Elles l'approchèrent avec une sensibilité nouvelle. Dans ce sens, elles ont fait acte de résistance en affirmant une « vocation au féminin ». Elles furent les architectes de cette

révolution que fut la psychanalyse et les figures majeures de l'avancée de ses théories. Toutes se sont engagées au service de la parole psychanalytique en gardant le sens aigu de leur liberté de femme.



RÉFÉRENCES

ANDREAS-SALOMÉ Lou. **Lebensrückblick** : Grundriss einiger Erinnerungen (1931-). Édition d'Ernst Pfeiffer. Frankfurt/Main : Insel, 1974 (1951).

_____. **Ma vie** : esquisse de quelques souvenirs. Traduction de Dominique Miermont et Brigitte Vergne. Paris : PUF, 1986 (1977).

ANDREAS-SALOMÉ, Lou; FREUD, Sigmund. **Briefwechsel**. Édition d'Ernst Pfeiffer, Frankfurt/Main : S. Fischer, 1980 (1966) ;

_____. **Correspondance avec Sigmund Freud** – suivie du Journal d'une année (1912-1913). Traduction de Lily Jumel. Paris : Gallimard, 1970.

ANDREAS-SALOMÉ, Lou ; RILKE, Rainer Maria. **Briefwechsel**. Édition d'Ernst Pfeiffer. Francfort/Main : Insel, 1990 (1952).

_____. **Correspondance**. Traduction de Philippe Jaccottet. Paris : Gallimard, 1985 (1980).

CAROTENUTO, Aldo. **Sabina Spielrein** : Entre Freud et Jung. Édition de Michel Guibal et Jacques Nobécourt ; traduction de Mathilde Armand, Marc B. de Launay et Pierre Rusch, Paris : Gallimard, 2004 (1981).

FROIDEVAUX-METTERIE, Camille. **La révolution au féminin**. Paris : Gallimard, 2014.

MONS, Isabelle. **Lou Andreas-Salomé**. : en toute liberté. Paris : Perrin, 2012.

_____. **Femmes de l'âme** : les pionnières de la psychanalyse, Paris : Payot, 2015.

TODOROV, Tzvetan. **Insoumis**. Paris : Robert Laffont ; Versilio, 2015.